

LE

COMPLEXE DE MÉDÉE

ET AUTRES CONTES FANTASTIQUES



FANTASTIQUE

ALAIN
DELBE

PREMIER CHAPITRE



DU MÊME AUTEUR :

Romans

Les Îles jumelles, Phébus, 1994 (prix Alain-Fournier).

François l'Ardent, Climats, 1999.

Golems, Phébus, 2004 (à paraître).

Essais

Le Stade vocal, L'Harmattan, 1995.

Quelques-unes des nouvelles qui composent le recueil Les Guêpes ont été publiées en anthologies ou en revues (NRF, Fluide glacial, Œil du sphinx, Ténèbres, Phénix...). Toutes ces nouvelles ont été revues et corrigées par l'auteur, souvent de façon importante, dans le cadre de la présente édition.

Collection Fractales/Fantastique dirigée par Fabrice Bourland

NESTIVEQNEN Éditions

67, cours Mirabeau

13100 AIX-EN-PROVENCE

www.nestiveqnen.com

Tous droits réservés pour tous pays

Dépôt Légal : février 2004

ISBN : 2-910899-89-6

Le Complexe de Médée

« Voici le vol griffu des hippocampes
au lieu des cornes d'Ammon. »

ALFRED JARRY.

Prologue

Il fait si noir, si froid... C'est un froid qu'on ne peut imaginer, total et sans fin... Depuis combien de temps?... Comment pourrais-je compter les jours?... Si longtemps... Quand cela s'ouvrira-t-il?... Je souffre... Mes membres sont brisés... J'ai mal. Même ici, la souffrance existe... Parce qu'Il est en moi. Il ne m'a pas quitté. Tant qu'Il sera là, je n'aurai pas de repos, rien n'effacera ma douleur. Quand cette tombe s'ouvrira-t-elle ? Quand partira-t-Il ? J'attends... Qu'Il s'en aille ! Qu'Il parte ! Qu'Il me laisse oublier... Il n'a plus rien à prendre en moi. Il a déjà tout pris, mon corps, mon âme. J'attends que ça finisse... qu'Il déploie Sa force dans la lumière du monde... J'attends...

Chapitre premier

— Midi ! lance-t-il d'un ton triomphal. Allez, j'ai faim, moi ! Plutôt que de chercher un nouveau tas de pierre dans ton guide, trouve-nous un bon restaurant.

— Daniel, dit-elle en prenant une voix faussement chagrinée, il n'est « que » midi. Tu peux bien attendre encore un moment. Pour une fois que nous sortons ensemble un dimanche, tu ne vas pas déjà nous enfermer dans un restaurant... Regarde, on arrive à Vince. Il y a une église romane. On va d'abord la voir et après, on ira manger.

— Des églises, des châteaux, ce sera la troisième ce matin.

— Nous habitons une région magnifique et nous avons à peine pris le temps de la découvrir. Maintenant que Julien devient grand, il faut lui montrer tous ces vestiges pour l'intéresser au passé, à l'histoire.

— Moi, ça m'embête pas, j'aime bien visiter, confirme une petite voix au fond de la banquette arrière.

— Oui, oui, toujours d'accord avec ta mère, toi. À deux contre un, que veux-tu que je dise ?

— Allez, Daniel, ne fais pas le bougon. Tu me connais, dès que je suis près d'un vieux monument, c'est plus fort que moi, je vibre, je craque, il faut que j'aille voir.

— Tu me fais regretter de ne pas avoir trente ans de plus, tiens, qu'est-ce que tu m'aimerais... Bon, nous sommes à Vince, voilà le centre du village. Où est-elle, ton église ?

— Il y en a une, là, sur la place, mais elle n'est pas romane.

— Je me disais aussi, ce serait trop beau. Je vais toujours me garer là... voilà. On va demander et y aller à pied, elle ne doit pas être loin.

La voiture gris-bleu glisse entre les lignes du parking comme un couteau dans son étui. Trois portières s'ouvrent, ils descendent. L'homme étire les bras et joue des jambes pour les détendre. La femme met les mains en visière et examine la place si lumineuse que des soleils semblent jaillir de toutes parts. L'enfant court déjà entre les voitures, excité comme un diabolotin à ressort maintenu des siècles dans une boîte.

Lui, depuis peu responsable d'un service de chirurgie cardiaque dans un hôpital de Vichy. Ses journées débordent toujours tellement de travail que ce dimanche avec sa femme et son fils le laisse vaguement désemparé.

Elle, Catherine, la trentaine, blonde à souhait dans son sweat-shirt rouge vif, étourdie de la campagne et du grand air, heureuse de la réussite de cette journée. Le ciel clair, le soleil, la ravissent comme si la nature entière s'était mise à son service pour lui plaire.

Et l'enfant, neuf ans et demi, la blondeur de sa mère et les yeux gris, rieurs, de son père. Il a rejoint ce dernier, qu'il cherche à pourfendre d'une épée imaginaire, pareil au cavalier masqué dont les portraits décorent par dizaines sa chemise.

Une femme traverse la place, portant religieusement un carton à pâtisseries au ruban noué avec une virtuosité baroque. Catherine s'avance vers elle :

— Madame, s'il vous plaît, l'église Sainte-Croix ?

— C'est à l'écart du village. Vous prenez la rue là-bas, à l'angle de la place, la rue Sainte-Croix justement. Vous la suivez jusqu'au bout et vous verrez l'église à votre gauche, sur une colline.

— C'est une église romane, n'est-ce pas ?

— Oh oui ! c'est... une église, quoi. Très jolie, vous verrez.

Catherine remercie la femme et rejoint son mari.

— C'est par là, Daniel, sur une colline.

— Une colline ! Tu vas me tuer avec tes collines ! Écoute, je vois d'ici une terrasse bien tranquille avec des parasols « fin du vingtième » d'un goût exquis. Cela t'embête si je t'y attends ?

— Non, je n'ai rien contre le fait que tu préfères la compagnie d'un apéritif à celle de la femme de ta vie.

— Allez, ne joue pas à la victime de la brute alcoolique. Tu pourras visiter ton église à ton aise, sans être irritée par ton mari qui traîne les pieds derrière toi. Cinq minutes devant le beau

tympan du douzième... oh ! les chapiteaux, ici les restes de fresques, et là, tu as vu cette lumière ?...

— Tu n'aurais pas été chirurgien, tu aurais fait un excellent imitateur.

— Oh ! mais je compte bien monter à Paris tenter ma chance, fait-il avec la voix et les mimiques de Belmondo. C'est à s'y méprendre.

— Julien, que fais-tu ? Tu restes pour applaudir papa en buvant quelque chose ou tu viens avec moi voir l'église ?

— Je vais voir l'église !

— Il choisit l'église sur la colline plutôt que le coca à l'ombre ! s'exclame Daniel. Il n'est pas normal, ce gosse, il faudra le faire voir à un psychologue.

— Le psychologue, il dira que je suis pas normal parce que c'est héréditaire à cause de mon père.

— Veux-tu respecter l'auteur de tes jours, garnement ! et il fait mine de le poursuivre.

Daniel regarde Catherine et Julien s'éloigner et lui adresser un signe avant de disparaître dans la rue Sainte-Croix. Puis, riant tout seul des réparties de son fils, il se dirige lentement vers les parasols aux couleurs de repos et de fraîcheur.

La rue Sainte-Croix n'est pas très longue et, au terme de cinq minutes de marche, Catherine et Julien parviennent au seuil de la campagne. Une colline s'étire à leur gauche. À son sommet, blottie dans son enceinte de pierres d'où dépassent quelques croix, une petite église semble une sentinelle ensommeillée.

— Est-ce que ce n'est pas ravissant, Julien ?

— Comme les photos dans tes livres, maman.

— On y va ? On grimpe ?

— Allez !

— Avant, mets-toi là, sur le sentier. Avec l'église derrière, ça fera une jolie photo. Mais ne fais pas cette grimace !

— J'ai le soleil en face !

— Essaie une minute... voilà, hop !

Catherine est enthousiasmée par la beauté du site mais, surtout, elle est heureuse que son fils partage à ce point son goût de

l'histoire et des monuments anciens. Secrètement, et s'amusant elle-même de son orgueil de mère, elle le rêve futur historien présentant à la télévision la dernière biographie qui passionnera la France...

Le chemin serpente, caillouteux, et n'accepte qu'ici et là de se briser en marches pour aider l'ascension de la colline. De temps à autre, ils s'arrêtent et contemplant le paysage. Le village leur découvre ses toits de tuiles abritant, comme des couvercles sur des plats mijotés, les réunions familiales du dimanche. Ils atteignent l'enclos de pierres qui, autour de l'église, délimite un petit cimetière. L'endroit est désert et vibre sous le soleil. Parmi les photographies jaunies et les lettres dorées, des fleurs oscillent sur les tombes, poussées par une brise invisible.

— C'est paisible ici, dit Catherine. Même les morts doivent y être heureux.

— On peut être malheureux quand on est mort ?

— Non, Julien, j'ai dit une bêtise. Enfin, je ne sais pas, ça dépend si on est croyant... Je voulais dire que la mort doit faire moins peur quand on sait qu'on sera enterré dans un endroit aussi tranquille. Ce n'est pas comme le cimetière de mes parents. Les tombes à côté de la leur sont sales, abandonnées, jamais fleuries, ça me donne le cafard. Mais pardonne-moi, ce n'est pas un jour pour parler de ça.

— Ça ne fait rien. Il faut parler aux enfants comme à des grandes personnes.

— D'où tiens-tu cette phrase ?

— C'est ta copine, la philosophe, qui l'a dit.

— Odile ? Tu as une sacrée mémoire.

— Il faut toujours se souvenir de ce qui nous arrange. Ça, c'est papa qui le dit... 'Man ! Qu'est-ce que c'est ?

Un peu à l'écart derrière l'abside, près du mur d'enceinte, une des tombes a été saccagée. On a griffé la stèle, sans doute pour en effacer le nom pourtant encore visible : Jean Grandin. Un pot de fleurs gît en éclats sur la dalle couverte de graffitis à la peinture rouge : « Charogne, sorcier, démon... »

Catherine s'approche, attirée malgré elle. Elle ne peut rien dire. C'est comme une blessure sur un beau visage, un gri-bouillis sacrilège sur le tableau d'un maître. C'est Julien qui, de l'allée où il est resté, brise le silence.

— Il n'a pas l'air si tranquille que ça, ton cimetière.

— Que veux-tu ? Il y a partout des règlements de compte et des gens qui ne respectent rien, pas même la mort... Allez, nous ne sommes pas venus pour voir ça, ne faisons pas attendre papa.

Ils laissent la tombe à son mystère et, par l'allée de graviers, contournent l'église pour retrouver le portail. Catherine admire les sculptures du tympan. À la gauche du Christ séparant les élus des damnés, un diable entraîne une femme qui hurle trop tard le remords de ses péchés. L'artiste a si bien traduit l'effroi de la malheureuse que Catherine en est impressionnée. Elle prend une photo du tympan en son entier, et de ce détail en particulier.

Elle pousse la lourde porte et, suivie de Julien, pénètre dans l'église. Une douce fraîcheur l'accueille. Avant toute chose, elle s'arrête pour s'imprégner de l'atmosphère de l'endroit. Elle en savoure la paix. Quelques cierges scintillent ici et là. Elle fait un signe de croix et murmure une courte prière, car elle est croyante et veille à ne jamais entrer dans une église comme dans un simple musée. Puis elle emprunte avec Julien un bas-côté et le parcourt lentement, attentive à chacun des chapiteaux. Elle en explique certains à son fils.

— Pourquoi il y avait autant de diables dans les sculptures ?

— Pour faire peur aux gens et les pousser à vivre en chrétien. C'est pour les mêmes raisons qu'on mettait les cimetières autour des églises : pour rappeler aux vivants que, la mort venue, ils seront présentés à Dieu et jugés...

Quand ils sortent de l'église, le soleil leur pique les yeux comme une pluie d'aiguilles.

— Quel contraste de lumière, hein ?

— Par où on va ?

— J'ai envie de faire une photo de l'abside. J'ai oublié d'en faire une tout à l'heure.

Ils empruntent de nouveau l'allée qui longe l'église. Face à l'abside, Catherine règle longuement son appareil, reculant parmi les tombes pour obtenir le meilleur angle. Julien la regarde faire, amusé de cette manie de sa mère de prendre des photos de tout, et surtout de lui.

— Je vais risquer comme ça. J'espère que ça ne sera pas sur-expo...

— Bonjoûûr...

L'un et l'autre se figent et retiennent leur souffle. Personne autour d'eux. Qui a parlé de cette voix lugubre, haineuse ?

— C'est toi qui as dit bonjour comme ça ?

— Non, 'man, je croyais que c'était toi mais c'était pas ta v...

— Bonjoûûr...

Une onde de frissons les parcourt. Aux aguets, ils fouillent des yeux le cimetière. Quelle voix ! Si elle en doutait, Catherine pourrait, devant la pâleur de son fils, s'assurer que ce n'est pas une de ses farces. Elle revient vers lui, abandonnant toute idée de prendre une photo. Instinctivement, elle lui saisit la main et le rapproche d'elle. Elle écoute. Bien que tout soit redevenu silencieux, le charme de l'endroit est évanoui. Maintenant, quelque chose les menace...

— Il y a quelqu'un ? hasarde-t-elle.

— ...

— Il y a quelqu'un ?

— Bonjoûûr ! Bôôn... joûûr...

Ils se retournent d'un bloc vers le mur d'enceinte qui, par-delà plusieurs rangées de tombes, se dresse à près de deux mètres. La voix a semblé venir de là. Mais il n'y a personne.

— Qui est là ? demande Catherine du ton le plus ferme dont elle est capable.

Leurs regards se posent sur la tombe saccagée, la terre répandue, « charogne, sorcier »...

— Bonjoûûr...

Comme jaillie de sous leurs pieds, la peur vrille l'air autour d'eux. La main de Julien se crispe dans celle de sa mère. Malgré la chaleur, une sueur froide glace le dos de Catherine. Elle sent qu'elle va se mettre à trembler, et seule la volonté que son fils ne la voie pas aussi facilement terrifiée lui fait surmonter sa peur.

— Y a-t-il quelqu'un ? crie-t-elle.

Le silence.

Alors elle laisse la colère l'envahir, une véritable colère. La colère contre elle-même, qui a toujours été si craintive. La colère contre cet imbécile qui, certainement caché derrière une tombe, s'amuse à terroriser les touristes. « Reste là », dit-elle à Julien, et elle se faufile entre les tombes jusqu'à celle qu'on a profanée. Sa fureur a chassé toute peur, et elle est prête à faire

face à n'importe qui. Personne. Nulle part. Pourtant, tout près, vraiment tout près d'elle, la voix s'élève de nouveau :

— Bonjoûûr!...

Au tremblement soudain, incontrôlable, de ses genoux, Catherine comprend que ses jambes vont la trahir. Sa colère fond en un clin d'œil et cède la place à la terreur. Elle court vers Julien, le saisit par le bras et l'entraîne dans son pas. Elle le serre si fort qu'il en aurait mal s'il ne partageait la panique de sa mère. Catherine court, n'osant se retourner, chassant de son esprit l'idée abominable que la voix est venue de la tombe. L'allée aux graviers crissants s'étire devant elle, interminable. Le fils et la mère se soutiennent dans leur fuite et c'est comme si, sous l'éclatant soleil de midi, chaque mort se dressait hors de sa tombe pour darder sur eux une haine mûrie par des siècles d'enfer.

La peur est-elle nouée à ces lieux mêmes ? Sitôt franchi le portail du cimetière, Catherine et Julien sentent que la menace se dissipe. Pourtant ils continuent de courir, pressés de fuir l'endroit sinistre. Sinistre malgré son calme, sa lumière et son silence. Sinistre malgré son église si jolie. Maintenant qu'elle reprend ses esprits, Catherine s'en veut d'avoir perdu son sang-froid. « Je suis trop impressionnable, se reproche-t-elle. Qu'est-ce que Julien va penser de moi ? Tout ça à cause d'un crétin qui doit bien rire de nous ! »

Ils descendent la colline à toute allure sans même trébucher et, tandis que les maisons de la rue Sainte-Croix referment sur eux leurs façades familières, ils se jettent dans les bras l'un de l'autre et rient nerveusement, rageant contre eux-mêmes comme s'ils s'étaient laissé prendre aux effets trop grossiers d'un mauvais film d'épouvante.

Julien court vers son père qui se prélassa, le nez dans un journal et le verre à la main. Lorsque Catherine les rejoint essoufflée, ils l'accueillent d'un air moqueur.

— Alors, s'enquiert Daniel, ça valait toutes ces peines ?

— Très beau... magnifique, fait-elle en se laissant tomber sur une chaise. Mais je t'en prie, commande-moi quelque chose de frais, je n'ai plus la force de le faire moi-même.

Daniel appelle le garçon et lui passe la commande. Catherine bondit sur son verre dès qu'on lui apporte et en vide la moitié d'un trait. Puis elle pousse un soupir à fendre l'âme.

— Eh ben, dis donc ! fait Daniel pour tout commentaire.

— Dis-moi, Daniel.

— Hum ?

— Par hasard, tu ne nous aurais pas suivis là-haut pour nous faire une farce ?

Il la regarde par-dessus ses lunettes de soleil.

— Tu rigoles ou quoi ?

Évidemment, sa question est idiote, elle le sait. Comment Daniel aurait-il pu les suivre, revenir avant eux au village et s'installer tranquillement à la terrasse sans même paraître essoufflé ? Mais elle n'a pas trouvé d'autre moyen pour parler de ce qui vient de se passer. Elle pensait que Julien raconterait aussitôt tout à son père ; curieusement, lui d'habitude si bavard n'en a dit mot.

— Bien sûr, je suis bête, ça ne peut être toi... Quelqu'un s'est amusé là-haut à nous faire peur.

— Quoi ! Qui ça ?

— Je ne sais pas, un idiot, un plaisantin.

— On l'a pas vu, intervient Julien. Maman dit qu'il parlait de derrière le mur.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Alors, aussi excités l'un que l'autre et se coupant mutuellement la parole, ils racontent tout : le cimetière, la tombe profanée, la voix, en oubliant seulement de dire à quel point ils ont eu peur.

— Effectivement, conclut Daniel, c'est de bien mauvais goût. Si je tenais celui qui s'amuse à ça...

— Allez, fait Catherine, laissons tomber. Nous sommes là, tout va bien. Ne nous laissons pas gâcher ce dimanche par un malade mental.

— Oui, mais quand même !

— Écoute, partons, je préfère ne pas rester ici.

— Ah ! bien volontiers ! Moi non plus, je n'ai pas envie de passer ma journée dans ce trou. J'ai vu dans ton guide, il y a un bon restaurant sur la route de...

— Ça ira très bien, allons-y !

Ils rejoignent la voiture. Daniel met le contact.

— Et cet après-midi ? demande-t-il. Qu'y a-t-il au programme ? Quel château, quelle église ?

— Non, non ! s'empresse Catherine. Plus d'églises, plus de châteaux, ça suffit pour aujourd'hui !

— Pas possible, se réjouit Daniel. Tu as perdu ta touristomanie ? Si c'est le maboul de là-haut qui t'a guérie, je devrais peut-être aller lui dire merci.

— Daniel, tu plaisantes avec tout.

— Bon, une balade en forêt, alors ?

— Oui, c'est une bonne idée. Du grand air ! Du grand air !

Catherine regarde sans la voir la route qui s'engouffre sous l'avant de la voiture. Ses pensées l'absorbent. « Oui, c'est ça, il devait être derrière le mur. Quel imbécile ! Faire de telles peurs... Avec un enfant !... Derrière le mur, il était derrière le mur. Sinon, d'où serait venue la voix ? » Rassurée, elle s'enfonce dans son siège et s'adresse un sourire d'indulgence dans le petit miroir du pare-soleil. « Quelle gamine tu fais, Catherine ! se dit-elle. Quelle gamine tu fais !... »